

L'écologie depuis la Caraïbe : une approche lyrique de la décolonisation

Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen de Malcom Ferdinand

Jade Almeida

Écologies (dé)coloniales
Number 278, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97838ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Almeida, J. (2022). Review of [L'écologie depuis la Caraïbe : une approche lyrique de la décolonisation / *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen* de Malcom Ferdinand]. *Spirale*, (278), 17–19.

L'ÉCOLOGIE DEPUIS LA CARAÏBE : UNE APPROCHE LYRIQUE DE LA DÉCOLONISATION

Une écologie décoloniale de Malcom Ferdinand est un essai qui se veut à la fois une critique de la pensée écologique moderne et une réponse à l'échec du « penser ensemble ». Son travail s'inscrit dans un propos établi de justice environnementale et d'écocritique postcoloniale, inspiré de Frantz Fanon, d'Édouard Glissant et d'Aimé Césaire. L'originalité de son approche est d'être centrée sur la Caraïbe, que l'auteur présente comme « véritable œil du cyclone de la modernité ». *Une écologie décoloniale* expose la « double-fracture coloniale et environnementale », c'est-à-dire l'incapacité de faire le lien entre « les mouvements environnementaux et écologistes d'une part, et les mouvements postcoloniaux et antiracistes d'autre part ». La thèse de Malcom Ferdinand est d'ailleurs sans appel : « Oui, l'antiracisme et la critique décoloniale sont les clés de la lutte écologique. »

Chaque chapitre débute avec le récit de la traversée de l'Atlantique d'un navire négrier, dont l'épopée fictionnelle, créée à partir de données historiques, présente en microcosme la structure de l'ensemble de l'ouvrage. Cette figure du navire négrier introduit ainsi une métaphore maritime qui est filée tout au long du propos, comme le montrent par exemple les titres des sections « L'arche de Noé » et « Le navire monde », mais aussi la manière dont l'auteur déploie son argumentaire. Malcom Ferdinand navigue à travers l'histoire environnementale, qu'il enchevêtre avec celle des luttes anti-esclavagistes et antiracistes. Ce faisant, il offre des alternatives conceptuelles pour raconter le « cyclone colonial ».

Son concept de « l'habiter colonial » fait remonter la crise environnementale au xv^e siècle, soit à l'époque de la colonisation européenne des Amériques, avec le développement du système des plantations. Il démontre que la création de ce système, profondément racialisé, constitue une rupture fondamentale dans notre lien au monde. Le rapport à la terre devient un rapport d'exploitation et d'extractivisme, dans une géographie subordonnée qui instaure une hiérarchie des territoires entre l'Europe et les Amériques. Cette rupture s'accompagne d'un « altéricide » avec le recours à l'esclavage et la traite négrière, et l'organisation

UNE ÉCOLOGIE
DÉCOLONIALE.
PENSER L'ÉCO-
LOGIE DEPUIS
LE MONDE
CARIBÉEN

MALCOM FERDINAND

Éditions du Seuil, 2019,
464 p.



du génocide des peuples autochtones. D'ailleurs, avec le massacre des « Amérindiens¹ » s'éteint une compréhension et un rapport à la terre qui « *tenait pour sacré le milieu de vie composé de ses nombreux esprits et non-humains* ». Le souci de prendre soin de « la terre mère » disparaît donc sous l'imposition de la plantation, ce que l'auteur décrit comme un matricide. Or, l'absence de conscientisation du lien entre capitalisme, écologie et colonisation constitue finalement le péché originel des luttes environnementales modernes.

LE PARADOXE D'UNE ÉCOLOGIE OPPRIMANTE

Malcom Ferdinand dénonce donc « l'écologie coloniale », soit une approche des luttes environnementales qui participe au maintien de la plantation – le système que l'auteur situe à la base même de la crise écologique. En effet, pour Malcom Ferdinand, l'approche environmentaliste actuelle se fait selon le principe de l'arche de Noé, voulant que seuls quelques rares élus parviendront à survivre au déluge. Tout le reste est sacrifié aux solutions technicistes, où les procédés mis en place découlent d'une approche de l'écologie « *sans-le-monde* » et consistent dans le maintien des inégalités Nord-Sud. En ce sens, lorsque l'auteur dénonce « l'environmentalisme » depuis la Caraïbe, il se positionne à partir d'un espace historiquement subordonné qui a subi et continue de subir les politiques du Nord. Il le fait également dans un rapport à l'écologie dont les lignes d'action et *modus operandi* ont largement été décidés depuis le Nord et donc par « *d'anciens colonisateurs et majoritairement des hommes* ». La dimension subversive du propos est renforcée par le fait que l'auteur se place parmi les individus qui sont laissés pour compte dans les luttes écologiques : les sacrifiés.

1 – Terme employé par l'auteur, comme par les populations afro-descendantes vivant sur les territoires des Caraïbes francophones, pour désigner les communautés qui étaient présentes sur ces territoires avant la colonisation et qui furent quasiment entièrement décimées par celle-ci, notamment dans les petites îles, au contraire des Autochtones de l'Amérique du Nord.

Trois études de cas permettent d'illustrer cet enjeu. Tout d'abord, Ferdinand se penche sur les politiques publiques de reforestation en Haïti, où les paysans, qui représentent l'un des groupes les plus pauvres du pays, sont tenus pour responsables de la déforestation. Les plans mis en place dans le cadre de ces politiques sont centrés autour du nombre d'arbres à planter et d'hectares à préserver, ainsi que d'une logique de chasse aux paysans : « *Le paysan doit contenir sa faim tout autant que son désir d'une place dans le monde pour le bien commun d'une préservation de la couverture forestière. [...] La visée n'est pas l'hospitalité d'un monde pour ceux qui en furent exclus, mais la clarté d'une image environnementale délestée des mains des paysans.* » Faire porter la responsabilité de la crise écologique sur les épaules des plus marginalisés, dépeints comme irresponsables, est un fil rouge qui se retrouve dans les autres études de cas que sont les tests d'armes chimiques sur l'île de Vieques et la contamination de la Guadeloupe et de la Martinique (dont l'auteur est originaire) par le chlordécone. Les approches technicistes de la lutte ignorent donc les enjeux de domination de race, de classe et de genre qui ont mené à cet état du monde et qui, de ce fait, continuent d'y prendre part.

LEVER L'ANCRE DE LA JUSTICE ENVIRONNEMENTALE

La troisième partie de l'ouvrage, « Le navire négrier », se focalise sur les pratiques de résistance, notamment à travers la figure du marron, l'esclave fugitif : « *Certains seront surpris d'entendre parler de marronnage aujourd'hui à une époque où l'esclavage colonial est aboli depuis le XIX^e siècle. Pourtant, le marronnage excède les barrières historiques et nationales de l'esclavage colonial en désignant un clair refus de l'asservissement de personnes à une manière d'habiter la Terre.* » La figure du « nègre marron » est déjà un symbole d'émancipation important au sein des luttes anticoloniales et antiracistes, mais l'originalité du propos est ici de souligner le rapport à la nature : « *Face aux louanges de ses résistances guerrières, cette figure pointe la pratique écologiste comme condition de l'émancipation.* » Toutefois, loin de verser dans l'utopie d'une nature à l'écart du système colonial et capitaliste, l'auteur rappelle encore une fois que ces fuites n'ont pas lieu vers un espace « *hors-monde et en dehors de la Terre* ». Pour subvenir à leurs besoins, les marrons doivent se procurer certaines nécessités dans la plantation, ce qui brise l'illusion d'une fuite

Face à « l'habitat colonial », l'auteur propose finalement « *de construire ensemble non pas une arche de Noé ni un navire négrier, mais un navire-monde* ». Pour ce faire, il avance des pistes de réflexion, mais indique aussi le travail à accomplir dans le but de réaliser cette « *écologie-du-monde* ».

totale du système et expose les liens de codépendance qui se maintiennent. De plus, aucune des tentatives d'échappement n'a mis fin au monde colonial en soi, ce qui expose les limites de ces stratégies. Malcom Ferdinand interroge plutôt la notion d'habitabilité, les conditions permettant le retour à soi quand le soi a été dérobé (esclavage, colonisation, génocide culturel...), la création de communautés, la diversité du marronnage et donc des multiples résistances, et finalement l'ouverture des possibles qui en découle.

L'auteur revient alors sur le « marronnage civil » par une relecture des travaux de Henry David Thoreau, notamment, dont les convictions et pratiques anti-esclavagistes ont trop souvent été invisibilisées par sa posture écologiste. Il démontre que l'interrelation entre les positions abolitionniste et écologiste est nécessaire à la compréhension de la vie de Thoreau, et que l'auteur est ainsi un exemple d'alliance entre les deux domaines. En abordant également la figure de la marronne, cette partie de l'ouvrage comble quelque peu la lacune dans l'approche spécifique au genre qui, bien que théoriquement appuyée, était absente des parties précédentes en ce qui a trait aux références, mais aussi aux études de cas.

Face à « l'habitat colonial », l'auteur propose finalement « *de construire ensemble non pas une arche de Noé ni un navire négrier, mais un navire-monde* ». Pour ce faire, il avance des pistes de réflexion, mais indique aussi le travail à accomplir dans le but de réaliser cette « *écologie-du-monde* ». Par exemple, il propose de mettre au centre de la lutte écologiste les résistances des peuples autochtones, d'aborder et de répondre aux demandes de réparation de l'esclavage et de la traite négrière, ou encore de développer les alliances inter-espèces dans une approche véritablement holistique de la lutte écologique. Cette réflexion intègre plus largement la place des femmes et se penche sur les liens entre la cause animale et la cause noire.

La portée de l'ouvrage est ambitieuse et, parfois, on reste quelque peu frustré face à une analyse qui demanderait un plus long développement. C'est le cas notamment lorsque l'auteur touche brièvement au cinéma ou encore aux rapports des femmes blanches à l'esclavage. Néanmoins, Malcom Ferdinand propose un travail significatif caractérisé par une écriture littéraire qui renforce la portée du discours en offrant une lecture quasi poétique. En témoigne le passage suivant : « *Aux environmentalistes qui mettront en avant les chiffres de la géologie pour minorer le sens de ces quêtes de monde, je répondrai qu'il y a des mots qui sont capables de faire bouger les montagnes. Qu'un tremblement de résistance gronde des profondeurs, jaillissant parfois en volcans de révolte, posant les bases d'un archipel du monde. Je rappellerai la géologie des mouvements de surrections depuis la cale moderne et la climatologie des espoirs-courages et des amours-penseurs, où les traces décelées dans les strates de la Terre seront celles d'égalité et de justice.* » Certains pourraient reprocher à l'auteur un excès de lyrisme et une surabondance de métaphores qui tendent peut-être à atténuer le réalisme du sujet. Il n'en demeure pas moins que, grâce à ce choix stylistique, l'ouvrage se démarque par son accessibilité sur un sujet large et complexe, tout en soulignant que le besoin de décoloniser l'écologie passe également par le décentrement des discours et la multiplication des voix et des formes.